

Entretien avec Kumiko Ueda

Metteuse en scène – projet de création chorégraphique

Q — Au début de ce projet, le titre était

Quand le temps devient beauté ?

Est-ce que cela veut dire que, pour toi, le temps n'est pas beau ?

Kumiko Ueda —

Quand je travaillais autrefois dans un bureau à Tokyo, je devais rester assise devant mon ordinateur de 9h à 18h. Qu'il y ait réellement du travail ou non. À part l'heure de pause, il fallait simplement être là.

Parfois, il fallait même faire semblant de travailler.

Ces huit heures, c'était le temps pendant lequel je vendais ma liberté d'agir au système, pour pouvoir manger et payer mon loyer. J'avais l'impression que ce temps ne servait pas tant à produire quelque chose qu'à contrôler les comportements. C'était très violent, presque grotesque.

Être gérée toute l'année par un horaire fixe, 9h–18h, me donnait le sentiment d'être devenue une machine. Qu'il fasse jour ou nuit, 7 heures reste 7 heures, et tout le monde agit en même temps, sans jamais questionner ce cadre.

Cette obéissance totale à un temps abstrait, mesuré par l'horloge mécanique, m'a toujours profondément dérangée.

Q — Alors, qu'est-ce qu'un “beau temps” pour toi ?

Kumiko Ueda —

Quand j'étais enfant, le soir me rendait incroyablement triste.

Quand la lumière commençait à baisser, je me mettais à pleurer sans raison, au point d'embarrasser ma mère.

Aujourd'hui, adulte, je ne ressens plus vraiment le soir. Il est 19h, donc on dîne. Il est 23h, donc on dort pour être en forme le lendemain. Le temps est devenu une suite d'étapes fonctionnelles, un planning.

Mais le rapport au temps de l'enfance, avant toute socialisation, ce temps-là est peut-être beaucoup plus proche de la beauté.

Henri Bergson écrit que le temps vécu, la durée, n'est pas homogène et qu'il ne peut pas être mesuré mathématiquement. J'ai l'impression que la modernisation du temps a consisté à remplacer un temps fait d'expériences qualitativement différentes par un temps homogène, découpé en unités égales, comme des points dans l'espace.

Q — Le nouveau titre de ton projet fait référence à la reproduction.

Quel lien fais-tu entre la modernisation du temps et la reproduction ?

Kumiko Ueda —

Une amie m’a raconté une expérience très concrète, vécue comme mère. En l’écoutant, j’ai senti qu’il existait peut-être une **temporalité alternative**, très différente du temps modernisé, et que cette temporalité passait par le corps des femmes qui vivent la grossesse et l’accouchement.

Elle me parlait d’un moment extrêmement pénible : son bébé ne s’arrêtait pas de pleurer, et, à bout, elle a fini par l’allaiter sur un banc de gare.

Selon elle, ce bébé vivait dans un temps circulaire, presque animal. Un temps sans projection vers le futur, où les jours et les années se répètent.

Autour d’eux, les trains, les passants, la ville entière obéissaient à une autre logique : celle du **temps social**, linéaire, irréversible, qui avance vers demain sans jamais tolérer le moindre retard.

Elle était la seule à devoir passer sans cesse de l’un à l’autre.

Et cette friction entre deux régimes temporels radicalement éloignés, elle l’a vécue comme une violence.

En l’écoutant, j’ai soudain repensé très précisément à la sensation du soir quand j’étais enfant.

Q — Tu n’as pas d’enfants.

Penses-tu que les mères, à travers la grossesse et le soin apporté à des enfants encore “non socialisés”, retrouvent une temporalité que tu as, toi, oubliée ?

Kumiko Ueda —

Je ne peux pas en être sûre, puisque je n’ai pas vécu cela moi-même.

Mais pour la première fois, j’ai imaginé très concrètement que ce changement de temporalité chez les mères pouvait s’accompagner d’une forme d’exclusion du temps social, et d’une angoisse permanente liée au retard.

Depuis, je mène des entretiens avec des femmes qui ont des enfants, autour de leurs expériences de grossesse et de maternité.

Je crée aussi avec des collaboratrices et collaborateurs qui ont de jeunes enfants.

Q — Qu’as-tu découvert à travers ces entretiens ?

Kumiko Ueda —

Beaucoup de femmes commencent par dire :

« Ce n’est pas intéressant, c’est banal. »

Parler d’accouchement ou d’éducation a longtemps été considéré comme quelque chose de

trivial dans notre société. Peut-être que ces paroles n'ont jamais été prises au sérieux pour cette raison.

Leurs récits ne sont pas homogènes, on ne peut pas les résumer ou les généraliser. Mais je crois que le simple fait de les écouter ensemble a une grande valeur. Personnellement, j'ai redécouvert l'importance de l'écoute.

Avant, quand un bébé pleurait à côté de moi dans un avion, j'étais irritée. Je ne pouvais ni lire, ni travailler, ni dormir. J'avais l'impression de perdre mon temps.

Ces pleurs étaient pour moi un bruit, comme un réveil que je n'avais pas le droit d'éteindre. Mais une actrice avec qui je travaille, Olga Mouak, m'a dit un jour que, pour une mère, le bébé est un être constamment exposé à la possibilité de la mort, et que ses pleurs sont comme une alarme vitale, un signal qui transperce le corps et oblige à réagir.

Depuis, j'écoute ces pleurs autrement. J'essaie d'imaginer l'angoisse de la mère derrière ce son.

Q — Cela a-t-il changé ton regard sur la société ?

Kumiko Ueda —

Oui.

J'ai commencé à ressentir de la colère envers une société qui considère comme un désavantage la temporalité lente et inefficace nécessaire pour accompagner des êtres vulnérables comme les enfants.

C'est une société dominée par celles et ceux qui courent à leur vitesse maximale, à la recherche de la productivité la plus élevée possible.

Et j'en fais moi-même partie.

Q — Pourquoi mener cette recherche en Europe, et non au Japon ?

Kumiko Ueda —

Je suis née au Japon, dans un pays où le temps mesuré par l'horloge est omniprésent. Pourtant, cette conception du temps n'y a été introduite qu'il y a environ 150 ans.

Avant cela, le temps était divisé entre le lever et le coucher du soleil. Une "heure" était plus longue en été, plus courte en hiver. La nuit aussi variait selon les saisons. Le calendrier lunaire était utilisé, et même la date pouvait différer selon les régions.

Faire du temps et du calendrier un outil de gestion et de contrôle des populations a été introduit très tardivement au Japon.

On dit que la gestion du travail par le temps a commencé en Europe, avec les marchands de l'époque des grandes explorations, et que cette temporalité s'est diffusée dans le monde entier avec l'horloge mécanique.

Je voulais comprendre quels effets ce processus avait eus sur les corps et sur les vies humaines, en interrogeant à la fois les sociétés européennes et les anciens territoires colonisés.

Q — Le capitalisme et la mondialisation auraient donc transformé ton rapport au temps ?

Kumiko Ueda —

Oui.

Il y a 150 ans, les Occidentaux reprochaient aux Japonais d'arriver parfois avec deux heures de retard à un rendez-vous. Cela montre à quel point mes ancêtres n'étaient pas soumis au temps de l'horloge.

Aujourd'hui, le Japon est l'un des pays les plus stricts en matière de ponctualité, de surtravail, et aussi l'un de ceux où le taux de natalité est le plus bas.

Q — Penses-tu qu'il existe un lien entre le fait de ne pas avoir eu d'enfant et cette temporalité moderne ?

Kumiko Ueda —

Oui.

Bien sûr, il y a des facteurs personnels. Mais j'ai aussi le sentiment que le monde ne me l'a pas permis.

J'ai parfois l'angoisse que la société ait transformé quelque chose de fondamental en moi, et que je me retrouve, plus tard, avec l'impression d'avoir raté ma vie et d'être seule.

Q — Ton travail cherche donc à interroger ces questions à travers la temporalité ?

Kumiko Ueda —

Oui.

Je veux rendre visible une temporalité que nous respirons comme de l'air, sans la voir. Une temporalité construite à partir du corps masculin "en bonne santé", pour maximiser la productivité.

Aujourd'hui encore, trop d'espaces — les bureaux, les gares, les théâtres — restent inaccessibles à celles et ceux qui ne peuvent pas avancer à pleine vitesse. Les parents avec des enfants, les corps fatigués, les corps vulnérables en sont exclus.

Plutôt que d'intégrer toujours plus de personnes dans cette temporalité violente, j'aimerais tenter l'inverse :

essayer d'intégrer tout le monde — hommes, femmes sans enfants, travailleurs — dans la temporalité des enfants et de celles et ceux qui en prennent soin.

Pour moi, c'est une forme de **résistance** face à l'accélération de la violence et de la compétition dans le monde contemporain.

Propos recueillis par Tetsumi Gaida